

## L'insurrection du ghetto de Varsovie

**Bernard Borg**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/15432>

DOI : 10.4000/11t63

ISSN : 2609-6420

### Éditeur

Université de Lille

### Édition imprimée

Date de publication : 6 juin 2024

Pagination : 125-135

ISBN : 978-2-494942-03-5

ISSN : 1149-6630

### Référence électronique

Bernard Borg, « L'insurrection du ghetto de Varsovie », *Tsafon* [En ligne], 87 | 2024, mis en ligne le 10 juin 2024, consulté le 15 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/15432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11t63>

---

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## L'INSURRECTION DU GHETTO DE VARSOVIE

Bernard Borg

Traduction du polonais : Janina Cohen, directrice de la publication  
*La Lettre de l'AACCE*<sup>1</sup>.

Biographie de Bernard Borg : Gabriel Borg

125

C'est grâce à la mise sur internet par l'Institut Historique Juif de Varsovie (ZIH), d'un certain nombre de documents que Gabriel Borg a retrouvé le témoignage de son père. Ce témoignage, en polonais, date de 1946. Il voisine avec d'autres témoignages, probablement recueillis en 1946 par les autorités polonaises ou par ce qu'il restait d'organisations juives. Gabriel Borg vit actuellement à Varsovie.

Toute l'équipe de *Tsafon* adresse ses chaleureux remerciements à Gabriel Borg, pour lui avoir transmis le document ainsi que la biographie de son père, à l'Institut Historique Juif de Varsovie qui a ouvert ces dossiers au public, à la traductrice Janina Cohen, ainsi qu'à Isidore Jacobowicz, membre de l'association Liberté du Judaïsme, qui l'a mise en rapport avec Gabriel Borg.

### Biographie de Bernard Borg

Bernard Borg, né le 15 janvier 1906 à Varsovie, décédé le 17 mai 1968, est un militant communiste polonais juif, qui a participé au soulèvement du ghetto de Varsovie.

Il est le fils de Jakub, un employé. À Varsovie, il est scolarisé à l'école primaire et suit les cours du soir, de formation générale. Dès sa prime jeunesse, il est contraint de gagner sa vie. Il travaille dans diverses entreprises

1. — La Commission Centrale de l'Enfance (CCE), proche du Parti Communiste, prenait en charge les enfants qui avaient perdu un ou deux parents pendant la guerre. Les anciens qui y ont été accueillis ont créé l'Association des Amis de la CCE (AACCE) et éditent une publication dont Janina Cohen est la directrice de publication.

commerciales à Varsovie. En 1922, il rejoint le Syndicat des employés du commerce et des bureaux de Pologne. À partir de 1926, il est membre de l'Union de la jeunesse communiste (ZMK). En 1931, il rejoint le Parti communiste polonais. Il est arrêté à plusieurs reprises pour ses activités.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est enfermé par les nazis dans le ghetto de Varsovie. En 1942, il rejoint le Parti ouvrier polonais. À partir de 1943, il s'implique activement dans la cellule du parti de l'usine de Toebbens. Il participe à l'organisation de groupes de l'Organisation Juive de Combat. En tant que commissaire politique d'un de ces groupes, il prend part aux combats lors du soulèvement du ghetto. Arrêté, il est envoyé le 7 mai 1943 au camp de Treblinka, puis à Majdanek et à Auschwitz-Birkenau, où il prend contact avec le mouvement de résistance du camp. Lors des « marches de la mort » de janvier 1945, il réussit à s'enfuir.

En février 1945, il retourne à Varsovie où il est envoyé par le Comité de Varsovie du Parti des Travailleurs Polonais auprès du Comité provincial des Juifs de Varsovie pour y travailler en tant que président. À partir de 1946, il est actif au sein de l'Association polonaise des anciens prisonniers politiques dont il est membre du conseil principal jusqu'en 1949. Dans les années 1946-1949, il travaille comme chef du département de vêtements au siège de la coopérative de fabrication solidaire et y est également, à plusieurs reprises, secrétaire de l'organisation de base du PPR (Parti Communiste Polonais). Il travaille ensuite à l'Union des coopératives de travail de Varsovie en tant que directeur du bureau de l'habillement et du textile. À partir de 1951, il est président du conseil d'administration du Syndicat des coopératives de confection de la voïvodie de Varsovie et, de 1954 à 1957, vice-président de l'Union provinciale des coopératives de travail. Dans les années 1960, il siège au conseil d'administration de l'Association sociale et culturelle des Juifs de Pologne.

En 1960, il prend sa retraite. Il a obtenu la Croix de Commandeur de l'Ordre de Polonia Restituta et de l'Ordre de la Croix de Grunwald, 3<sup>e</sup> classe (1948).

Il est mort à Varsovie. Il est enterré au cimetière juif de la rue Okopowa.

Son épouse Regina (1914-1966), émigrée en Palestine puis en France, a participé à la Résistance française. Elle a été arrêtée en avril 1943 et déportée à Ravensbrück. Elle a reçu en France, la Croix de Guerre. Elle fut membre du Parti Communiste de Palestine et du Parti Ouvrier Unifié Polonais.



Comme toujours avant d'entamer la leçon prévue, nous consacra mes un peu de temps à une discussion sur des questions politiques et d'organisation. Après cette introduction et après avoir annoncé que ce jour un nouveau type d'« œufs » (grenades à mains) serait montré, Jean sortit de sa poche deux revolvers qu'il posa sur la table. Nous formâmes un demi-cercle, en laissant une place libre pour Jean. Dans la pièce, il faisait sombre, la lampe à pétrole suspendue au mur fumait et son odeur irritait la gorge. La flamme vacillante éclairait la grande et belle silhouette de Jean, ses cheveux blond clair rejetés en arrière, son visage allongé et pâle aux yeux bleus.

« Nous devons avant tout être au clair sur certaines questions », déclare Jean, et il donne son appréciation sur les combats menés par le ghetto en janvier. En tant que spécialiste militaire, il souligne les points clés et la nécessité de rassembler tous les groupes combattants afin de pouvoir rapidement disposer d'une organisation capable de mettre en œuvre une tactique d'attaques et de retraites rapides, sans engager de bataille de position. Maintenant la lutte doit être massive et ne doit plus se limiter à des actions individuelles, comme ce fut le cas en janvier<sup>5</sup>.

Jean parle du tournant psychologique intervenu dans l'attitude de la population juive après les combats de janvier; les Juifs ont compris que l'on pouvait tirer directement sur les fascistes; il souligne aussi le réconfort apporté par l'information sur les grandes victoires de l'Armée Soviétique à Stalingrad.

L'exposé homogène et logique de Jean fut une nouveauté pour certains camarades. Tous, nous connaissions le Jean homme d'action, qui entraînait les groupes de combat, organisait les « exp » (expropriations), préparait les plans stratégiques, et là, nous découvriions qu'il était non seulement un bon connaisseur des questions de combat, mais encore un fin politique, un camarade à la pensée profonde, élevé au sein du Parti Communiste Polonais. Il savait non seulement enseigner comment bien viser un ennemi et le combattre, mais aussi pourquoi il fallait le faire. Avec le même calme et sérieux que durant son exposé, Jean prend les grenades qu'il a lui-même fabriquées. Elles ont la taille de boîtes de lait condensé. Il explique la fabrication et les caractéristiques de ce type de grenades à main, leur puissance, la façon de les dégoupiller et de les lancer. Il fait de même avec les revolvers : il les démonte, explique l'utilité de chaque pièce, puis les remonte et nous apprend à tirer.

5. — Avant le 19 avril 1943, une première tentative d'insurrection avait échoué en janvier 1943.

Cette rencontre avec Jean, comme toutes celles auxquelles il participait, était un événement important, particulièrement pour ceux pour qui c'était la première fois.

Après les combats de janvier, il était clair que nous en étions au début de la liquidation définitive du ghetto de Varsovie. Notre Comité du Parti du district Toeibbens et Schultz prit les décisions suivantes : regrouper rapidement les membres de l'OJC, mener vite l'entraînement au combat, préparer les plans de bataille, se procurer les moyens d'acquérir les armes et la nourriture.

L'élaboration de ces plans ainsi que l'entraînement au combat furent confiés à Szwarcfus et Hersz Kawe. Jean Szwarcfus était, *de facto*, le commandant de tout le district Toeibbens et Schultz. La possibilité de se déplacer dans le ghetto s'amenuisait de jour en jour. Jean prépara ses propres itinéraires en creusant des passages dans les murs des immeubles et en reliant les uns aux autres des greniers de la rue Leszno et Karmelicka, et de Nowolipki et Nowolipie. Ce plan particulièrement difficile fut réalisé sous la responsabilité directe de Jean et avec l'aide des camarades Ryszard, Hersz Kawe et Sewk Nulman. Il facilita, dans la période qui précéda le 19 avril, les déplacements et la coordination entre les différents groupes. L'utilité de ces passages se révéla pleinement pendant l'insurrection.

La situation de l'approvisionnement du ghetto en nourriture se détériorait de jour en jour. Les groupes de combat étaient dans une situation matérielle exceptionnellement mauvaise, à tel point que les membres de l'OCJ étaient littéralement affamés. À une réunion spéciale du commandement, Jean annonça que lui et son groupe prenaient la responsabilité du réapprovisionnement. Dès le jour suivant, nous reçûmes quotidiennement de la boulangerie du 56 de la rue Leszno du pain, de la farine, de la kacha<sup>6</sup>. Il est évident que ces envois n'étaient pas faits de plein gré, mais sous la pression de l'OJC.

### **Le début de l'insurrection à Leszno et Smocza**

Il n'y avait pas de résignation dans nos rangs ; nous ne pensions pas que le combat ne nous apporterait que la mort. Nous croyions qu'en combattant nous vaincrons la mort et gagnerions la vie. Nous croyions que nous allions atteindre le monde libre. Nous avions même des adresses prêtes rue Chlodna et les lieux où nous devrions nous retrouver au cas où le groupe serait dispersé.

Outre les contacts avec l'état-major de l'OCJ et la direction du parti, nous gardions le contact avec tous les groupes de Leszno 74, Nowoli-

6. — Bouillie de grains de sarrasin.







Nous entendons le récit de la grande défaite de l'armée allemande à Stalingrad, des 300 000 prisonniers, des centaines de villes et des milliers de villages libérés de l'occupation hitlérienne. Il est clair que Stalingrad a été le début de la fin du règne nazi. Nous avons fixé à 10 h notre réunion du 1<sup>er</sup> mai. Nous portons tous sur nos vêtements un insigne rouge. Nous étions 17 : 12 hommes et 5 femmes.

Dans un silence profond et attentif de tout le bunker, le camarade Szachne commence son discours : « Camarades combattants ». Ses grands yeux expriment une douleur infinie ; il ne s'agit ni d'abattement ni de résignation. Avec calme il explique la signification du 1<sup>er</sup> mai et donne l'appréciation de notre situation : « Notre combat aura sans conteste une grande signification historique non seulement pour le peuple juif, mais encore pour tous les mouvements européens combattant l'hitlérisme ». La chaleur qui règne dans le souterrain fait fondre la bougie et les gouttes de cire tombent telles les larmes d'un enfant.

L'impression était que tout se liguait contre nous, même la bougie voulait nous priver de sa lumière. Mais dans nos cœurs brûlait une autre lumière. Le discours nous redonna courage et renforça la conviction que tôt ou tard l'hitlérisme serait détruit. Il est plus facile de se battre et mourir au combat quand on a conscience de l'inéluctable défaite de ceux contre lesquels on lutte. Des lèvres des combattants s'échappe silencieusement mais avec force le chant : « C'est la lutte finale ».

Pour tous, exceptés pour moi et le camarade Mietek, les seuls à être restés en vie, ce fut le dernier combat... En chantant *L'Internationale*, nous sentîmes que notre dernière bataille était proche.

### **La dernière bataille**

Tous nous sentons que la fin approche, mais l'idée de la mort nous évite. Nous nous préparons à parvenir dans le quartier aryen. Nous portons des chaussures montantes, des pantalons de sport, dans les sacs à dos nous avons des pansements ; nous voulons atteindre une forêt. Nous n'avons plus de munitions. Notre arme principale est alors une bouteille remplie d'un liquide explosif.

Nous croyons tous que nous allons survivre. Un canal souterrain relie notre bunker à la cour du 71 de Leszno, qui est déjà du côté aryen.

Mais avant que nous ayons réussi à démonter le mur en pierres qui obture l'entrée du canal, les nazis, à l'aide de leurs appareils audio, nous ont repérés et quand nous refusons d'obéir à leur injonction de sortir du bunker, ils lâchent le gaz. C'est le plus épouvantable moyen, celui contre lequel nous ne pouvons pas nous défendre. C'est seulement à ce

moment-là que nous réalisons que tout est perdu, que la fin arrive. Et pire que cela, nous ne sommes pas seuls. Au-delà de notre groupe, il y a là 150 personnes que nous avons cachées.

Avant la mort, un silence bizarre se fit. La première qui se maîtrisa fut l'inoubliable camarade Itka Hejman. Elle était sentinelle et la première à inhaler le gaz. Elle fut aussi la première à décider – elle prit le revolver et tira dans sa tempe la seule balle qu'il lui restait. Quand nous accourûmes vers elle, ses dernières paroles furent : « Ce n'est pas le moment de vous occuper de moi. Je ne veux être un poids pour personne, je ne veux pas tomber entre leurs mains ».

Rapidement les Allemands atteignirent notre bunker et nous entendîmes : « Raus ! » Nous étions le 17 mai. Notre bunker était la dernière position de l'OJC dans la rue Leszno.

Bernard BORG

Témoignage n° 5052, Varsovie, 1946



**Fig.1.** Bernard Borg (années 1960).  
Archives familiales de Gabriel Borg.



**Fig. 2.** Les Allemands en position de tir derrière le mur du ghetto de Varsovie. *L'agonie des derniers Juifs du ghetto*, Adam Rayski, brochure co-éditée en 2003 par l'Union des Résistants et Déportés juifs de France et l'Association du Musée de la Résistance Nationale Musée de la résistance nationale, Champigny.



**Fig. 3.** Le ghetto brûle.

Photo prise en 1943 par un ouvrier polonais et exposée temporairement pour la première fois au musée Polin, d'histoire des Juifs de Pologne, à Varsovie, en 2023. (Photo de photo prise par G. Borg)

Cette photo pourrait illustrer le chant de Mordechaï Gebirtig : *Es Brent* [Ça brûle] dont le titre devint *Unzere shtetl Brent* [Notre ville brûle]. Composé en 1937 à la suite d'un pogrom, ce chant fut adopté par les résistants du ghetto de Cracovie où étaient enfermés Mordechaï Gebirtig et sa famille. Composé en yiddish, il a été par la suite traduit en hébreu et il fut fréquemment interprété lors des commémorations des révoltes dans les ghettos. Mordechaï Gebirtig fut assassiné dans le ghetto de Cracovie en juin 1942, à l'âge de 65 ans.

*Tsafon* en a publié une traduction en français : *Poètes de la Shoah*, traduction de Jean-Marie Delmaire, *Tsafon, revue d'études juives du Nord*, n° 2 hors-série, avril 2007, p. 48-49.

